

**INSTRUCTIONS SPIRITUELLES,  
ET PENSÉES CONSOLANTES,  
POUR  
LES ÂMES AFFLIGÉES.**

Quiconque donc veut devenir homme spirituel, il faut qu'il apprenne à renoncer à soi-même, et à toutes les créatures pour l'amour de Dieu. Il faut que, quelque riche qu'il soit, il ne possède jamais rien avec attache, et qu'il n'ait point de liaisons trop fortes avec personne. Qu'il se souviene que non seulement les choses mauvaises, mais même les pratiques de piété, quand on s'y livre avec excès, sont des obstacles à l'avancement spirituel.

Qu'il soit tellement détaché de tout, qu'il ne lui arrive jamais de dire : je veux ceci, et non pas cela.

Le propre de la nature corrompue est de rapporter tout à soi.

Figurez-vous que deux hommes font voyage ensemble, et qu'ils rencontrent sur leur chemin une belle fleur. L'un des deux a grande envie de la cueillir : mais avant que d'y toucher, il fait en soi-même cette réflexion : il y a bien du plaisir à voir cette fleur, mais il y a encore plus de mérite à s'abstenir pour l'amour de Dieu, de la regarder. L'autre, sans y faire grande attention, la cueille et l'emporte. Il est vrai que celui-ci ne pèche point en la cueillant ; mais il n'est pas moins vrai que l'autre qui en la laissant, se prive d'un petit plaisir, fait une action qui le relève autant devant Dieu au-dessus de son compagnon, que le Ciel est élevé au-dessus de la terre.



Encore que Dieu soit partout, il est néanmoins d'une façon toute particulière dans le cœur humain, et dans la substance même de l'âme, qui est son image : c'est là son palais, c'est là son temple, et il ne le quitte point que quand on le force d'en sortir.

Les créatures, n'ayant été faites de rien, elles ne sont rien d'elle-même.

Dieu est tout entier et sans nulle division dans chacun de ses ouvrages, et dans chaque partie du monde. Dans le Ciel il manifeste sa gloire ; dans l'enfer il exerce sa justice : et ce qui afflige le plus les damnés, c'est de l'avoir toujours présent, et d'en être toujours éloigné. Il est donc invisiblement partout, et il demeure dans le fond de l'âme tellement caché, qu'il est impossible aux sens de l'apercevoir. Aussi est-ce pour cela qu'Isaïe le nomme : UN DIEU CACHÉ.

Car ce qui unit l'âme avec Dieu, ce n'est point la pénétration de l'esprit ; mais la pureté du cœur, l'humilité intérieure, et la ferveur de l'amour.

Ce monde est pour nous un lieu de bannissement.

Tout ce que nous avons de bien, c'est à lui que nous le devons, toutes les puissances de notre âme, c'est de lui que nous les tenons ; il nous a donné la mémoire pour nous souvenir de lui, l'entendement pour le connaître, la volonté pour l'aimer. Cependant nous abusons de ces nobles facultés ; nous les dégradons, pour ainsi dire, en les appliquant à des objets bas et indignes de nous.

Que chacun se laisse du moins attendrir à la mémoire de sa Passion, et s'il a le cœur trop dur pour en être touché, qu'il le conjure de l'amollir, souvent le désir qu'on a de compatir à ses peines, lui plaît davantage que le sentiment même d'une tendre compassion.

C'est un grand abus de croire que les exercices de piété ne plaisent à Dieu, que quand on les fait avec joie : la véritable et solide perfection ne consiste point dans l'abondance des goûts spirituels, mais à renoncer à soi-même, et à toutes les choses créées, à mortifier sa volonté propre, et à n'en avoir point d'autre que celle de Dieu, à se tenir dans une grande tranquillité parmi les divers événements de cette vie, à demeurer inséparablement attaché à Notre Seigneur.

La vraie sainteté et la solide dévotion n'est autre chose qu'une volonté prompte et déterminée à servir Dieu en toute rencontre, dans l'adversité aussi bien que dans la prospérité.

Ce qui fait la vraie pauvreté évangélique, c'est l'humilité de cœur, par où l'on se met au-dessus de toutes les créatures ; on compte pour rien toutes les choses périssables, on renonce même au plaisir que peuvent causer les consolations divines, et quoi qu'on se trouve dans l'affliction, dans l'abaissement et dans le mépris, on s'en fait un exercice de patience, on souffre tout pour l'amour de Notre Seigneur, et on ne cherche point à se soulager.

O très doux et très auguste Sacrement, dans lequel sous les espèces du pain et du vin on reçoit tout Jésus-Christ, c'est-à-dire, sa chair, son sang, son âme, sa divinité, et en même temps les trois personnes divines, le Père, le Fils, et le Saint Esprit ; puisque n'ayant toutes trois que la même essence, il est impossible qu'elles se séparent !

Quand il doute si son inclination vient de Dieu, qu'il voie s'il est résolu d'accomplir exactement la divine volonté, au cas qu'on lui fasse connaître. Car tant qu'il se sent ainsi disposé, et qu'il prie incessamment Notre Seigneur de la lui manifester, il a tout sujet de croire que c'est un effet de la grâce, pourvu toutefois qu'on ne lui propose rien de contraire ni aux maximes de l'Evangile, ni à la doctrine de l'Eglise.

La meilleure manière de faire pénitence, est de s'humilier et de se confondre, de fuir les occasions de péché, de donner tout son cœur à Dieu, et d'en éloigner tout ce qui ne peut servir qu'à y éteindre le feu du divin amour.

Que personne donc ne se trouble pour quelque léger défaut dont il n'a pu se défaire après un long temps ; qu'il regarde ce défaut comme le fumier, qui sert à engraisser la terre, et à la rendre plus fertile. Dieu laisse souvent à ses serviteurs quelque imperfection, quelque emportement de colère, quelque premier mouvement d'une passion immortifiée, afin que se connaissant eux-mêmes, et étant connus pour ce qu'ils font, ils s'en humilient davantage, et qu'ainsi les grâces qu'ils ont reçues demeurant tachées, elles se conservent comme le feu sous la cendre.

QUICONQUE ASPIRE À LA PERFECTION DOIT DIRIGER TOUTES SES ACTIONS À LA PLUS GRANDE GLOIRE DE DIEU, ET S'ACCOUTUMER À UNIR TOUT CE QU'IL FAIT, ET TOUT CE QU'IL SOUFFRE, AUX ŒUVRES ET AUX SOUFFRANCES DE JÉSUS-CHRIST. CAR PAR CE MOYEN SES ŒUVRES ET SES SOUFFRANCES, DE VILES ET MÉPRISABLES QU'ELLES SONT D'ELLES-MÊMES, DEVIENNENT TRÈS

NOBLES ET TRÈS AGRÉABLES À DIEU, PARCE QUE LE MÉRITE DE CELLES DU FILS DE DIEU SE MÊLE ET SE CONFOND, POUR AINSI PARLER, AVEC LE MÉRITE DE CELLES DE L'HOMME.

TOUS GÉNÉRALEMENT OFFRIRONT LEURS AFFECTIONS ET LEURS ŒUVRES AU CŒUR DE JÉSUS, TOUJOURS REMPLI DE DOUCEUR, ET BRÛLANT D'AMOUR POUR LES HOMMES, AFIN QU'ÉTANT LA SOURCE ÉTERNELLE DE TOUT BIEN, IL CORRIGE CE QU'IL TROUVERA DE VICIEUX ET D'IMPARFAIT DANS LES NÔTRES.

Car autant qu'un homme a désiré de faire de bien, autant est-il réputé en avoir fait, et Dieu qui agrée sa bonne volonté, lui en tiendra compte. J'ajoute que nos bons désirs sont aussi grands, et d'un aussi grand mérite devant Dieu, que nous souhaitons qu'ils le soient.

p. 113... belles prières

Pour ce qui regarde en particulier les fautes légères, dont il n'est pas en notre pouvoir de nous garantir entièrement en cette vie, s'il vous en échappe quelques-unes, dont vous ne vous souveniez pas dans la confession, n'en ayez pas grand scrupules, puisque vous n'êtes obligé de vous accuser que de ceux qui sont ou évidemment, ou apparemment mortels. Quant aux autres vous les pouvez effacer en plusieurs manières, hors du Tribunal de la Pénitence, en formant un Acte de contrition, en récitant dévotement l'Oraison Dominicale, en prenant de l'Eau Bénite, etc. que si vous ne vous sentez point de contrition, ayez au moins du regret de n'en pas avoir, et ce sera une excellente disposition pour en obtenir de Notre Seigneur.

Dieu n'a égard ni au passé, ni à l'avenir, mais seulement au présent. Il nous juge selon l'état et la disposition où il nous trouve : de sorte que pour nous récompenser ou pour nous punir, il ne considère pas ce que nous avons été, mais ce que nous sommes.

Mais parce que la volonté humaine est libre, et qu'elle peut se porter au bien et au mal, en sorte pourtant que de soi elle a beaucoup plus de pente au mal qu'au bien, jusqu'à mépriser les ordres, les conseils, les menaces et les promesses d'un Dieu Tout Puissant, il est juste qu'il s'en venge, et qu'il la châtie comme elle le mérite.

Car quand vous auriez vécu un siècle entier dans le crime, et que le Juge Souverain eût déjà dressé l'arrêt de votre condamnation, si toutefois vous venez enfin à rentrer en grâce avec lui par une exacte confession, vos péchés seront effacés, et l'arrêt de mort dressé contre vous sera révoqué.

Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu ? et qu'à pu faire un misérable pécheur, pour vous engager à lui donner votre Fils unique, ce Fils bien-aimé, qui vous a été obéissant jusqu'à la mort ? est-ce que vous avez plus d'amour pour moi que pour lui ? n'a-t-on pas sujet de le croire, voyant que pour me donner la vie, vous l'avez livré à la mort ; que pour le combler de joie, vous l'avez abandonné à la tristesse ; que pour guérir mes blessures, vous avez voulu qu'il fût tout couvert de plaies ; que pour me laver de mes crimes, vous lui avez commandé de répandre tout son sang ?

Puis donc que la malice du péché consiste dans la corruption du cœur et dans le désordre de la volonté.

Selon la lumière que vous recevrez de celui de qui naissent tous les bons désirs.

Ceux qui désespèrent de leur salut, ôtent à Dieu sa toute-puissance, puisqu'ils lui ôtent le pouvoir de remettre les péchés ; et de plus ils le font menteur et infidèle dans ses promesses. Car il a dit par un prophète, qu'au premier soupir qu'un pécheur poussera vers lui, il oubliera toutes ses offenses. Les descendants du cruel Caen disent au contraire ? mon crime est trop grand pour que Dieu me le pardonne. Que dites-vous, race impie, si Dieu, selon vous, ne peut pas vous pardonner, vous niez donc qu'il soit tout-puissant ? s'il ne le veut pas, vous voulez donc qu'il manque à la parole qu'il nous a donné ? le roi prophète nous assure de sa part, qu'il est plein de miséricorde, qu'il est infiniment patient et doux envers tout le monde, et que sa miséricorde est ce qui éclate le plus dans toutes ses œuvres.

C'est encore un vrai effet de la miséricorde divine à l'égard de l'homme, de lui envoyer des afflictions, soit pour le corriger de ses vices, ou pour exercer sa vertu. Voilà pourquoi Job, Abraham, David, et en général tous les plus grands saints ont été mis à l'épreuve, semblables à l'or qu'on éprouve dans le fourneau.

Pourquoi seriez-vous si malheureux que de vous laisser aller au désespoir, comme si Dieu n'avait pas envoyé son Fils au monde pour opérer votre salut ? c'est ce Fils unique qui est appelé dans l'Écriture la miséricorde de Dieu. Seigneur, disait le psalmiste, montrez-nous votre miséricorde. Nous avons reçu votre miséricorde au milieu de votre temple.

Par un autre prophète, il dit généralement : revenez à moi, et je retournerai à vous. C'est-à-dire, reconnaissez votre misère, et implorez ma miséricorde, changez de conduite avec moi, et j'en

changerai avec vous. Convertissez-vous, et de juge je deviendrai votre Père, d'accusateur votre Avocat. Ainsi ma bonté suppléera à votre peu de mérite. Il est certain que nul ne peut haïr le péché, si Dieu ne lui en inspire de l'horreur, s'il ne lui change un cœur de pierre en un cœur de chair, et si au lieu de l'esprit de libertinage, il ne lui donne l'esprit de crainte et de dévotion.

Si le Fils de Dieu était descendu du Ciel, comme juge, vous auriez sujet de le craindre, mais puisqu'il assure lui-même qu'il est venu comme Sauveur, et qu'il en exerce admirablement bien les fonctions, comment pourriez-vous désespérer de votre salut ?

Saint Augustin nous assure que plusieurs de ceux qui avaient trempé leurs mains sacrilèges dans le Sang de Jésus-Christ, s'étant convertis, gagnèrent par le mérite de leur foi, la rémission de leur crime : tant il est vrai qu'il n'y a point de péché irrémissible, quelque énorme qu'il puisse être, quand on s'en repent de bonne foi.

**QUELQUE HORRIBLES QUE SOIENT LES IMAGES QUI VOUS PASSENT MALGRÉ VOUS PAR L'ESPRIT, LAISSEZ-LES PASSER, ET GARDEZ-VOUS BIEN DE LES ARRÊTER AU PASSAGE.**

Le péché mortel consiste en ce qu'un homme de propos délibéré, avec une pleine connaissance, et un parfait consentement de la volonté, se détourne de Dieu, et se porte au mal.

C'est assez que sa raison, lorsqu'elle y fait attention, y répugne et n'y donne nul consentement.

Quant à vous, ô âmes chastes, qui avez encore à combattre contre la chair, consolez-vous, et quelque rude que soit cette guerre, combattez jusqu'à la fin. Vous voudriez ne plus sentir de mouvements contraires à la pureté, vous voudriez jouir d'une paix profonde, mais le temps n'en est pas encore venu. Il viendra enfin cet heureux temps, et alors exempts de ces mouvements fâcheux, vous posséderez cette paix si douce que vous souhaitez sans pouvoir l'obtenir. Maintenant que la chair veut tout le contraire de ce que veut l'esprit, et que l'esprit veut tout le contraire de ce que veut la chair, vous sentez qu'il se forme en vous deux partis contraires. Vous n'obtenez pas ce que vous souhaitez. Pourquoi, parce que vous souhaitez de ne point sentir l'aiguillon de votre chair, et vous ne voyez pas qu'en cette vie c'est une chose comme impossible, qu'en vain vous pensez pouvoir étouffer en vous une passion, qui étant née avec vous, ne peut mourir qu'avec vous. Vous pouvez la réprimer : mais vous ne sauriez l'exterminer tout à fait. Car la chair, comme nous venons de le dire, a des désirs tout opposés à ceux de l'esprit, et l'esprit en a de tout opposés à ceux de la chair, et c'est là ce qui est cause que vous ne faites pas ce que vous voulez.

Cessez donc de désirer ce qui est absolument impossible, déterminez-vous au combat, et espérez la victoire. Faites ce qui est en votre pouvoir : tâchez, comme le dit saint Paul, que le péché ne règne

point dans votre corps mortel, en sorte que vous ne soyez point esclave de ses convoitises. Il ne dit pas, que le péché ne soit point dans votre corps, mais qu'il n'y règne point. Car vous porterez partout le péché au-dedans de vous, tant que vous vivrez, mais prenez garde qu'il ne s'empare de votre cœur, et qu'il ne s'en rende le maître.

Seigneur, de qui j'ai reçu des biens infinis, je vous aime de toutes mes forces, et si je ne vous aime pas autant que je le dois, je veux vous aimer autant que je le puis. Augmentez en moi vos grâces, et je vous aimerai davantage. Mais quelque effort que je fasse, je ne vous aimerai jamais autant que vous méritez d'être aimé. C'est en quoi vous voyez combien je suis imparfait, mais j'espère que vous écrirez dans votre Livre les noms de tous ceux qui font ce qu'ils peuvent pour vous plaire, quoi qu'ils ne fassent jamais tout ce qu'ils doivent.

Car, comme dit saint Grégoire, l'esprit de l'homme, quand il est tout absorbé dans une pensée qui l'inquiète, ne peut quelquefois non plus en sortir que d'un abîme profond. Mais sa peine et sa patience prient pour lui, et lui attirent de plus grands secours du Ciel, que ne pourraient faire l'oraison la plus tranquille et la plus fervente.

Ainsi le peu que vous souffrirez patiemment en cette vie, vous délivrera des peines du Purgatoire, et vous rendra dignes des délices du Paradis, où mille ans, et cent mille ans durent beaucoup moins qu'un jour et qu'une heure sur la terre.

Or les croix, plus on les souffre avec amour, plus elles sont utiles à l'homme et agréables à Dieu.

A la vérité la croix est de soi quelque chose de bien fâcheux à qui la porte impatiemment et contre son gré, mais quand on a pu gagner sur soi de la porter de bon cœur, le souvenir et même le sentiment en sont doux. Quelque ennuyeuse qu'elle soit, elle passe enfin, et la joie dont elle est suivie, dure toujours.

Quand vous auriez toute la science des philosophes, toute l'éloquence des orateurs, et toutes les connaissances les plus sublimes des théologiens, tout cela ne vous servirait de rien pour votre avancement spirituel, au prix d'un seul acte de résignation parfaite à la volonté de Dieu dans les souffrances.

Il est vrai que le monde hait les souffrances, et a la croix en horreur. Mais la croix et les souffrances sont d'un grand mérite devant Dieu. La souffrance satisfait à la justice divine, et la croix rend



l'homme d'autant plus digne d'être aimé de Dieu, qu'elle en fait une vive image de son Fils unique. La souffrance est un si riche trésor, qu'on ne la saurait acheter trop cher.

Par la souffrance l'homme de charnel et de terrestre qu'il est, devient tout céleste. Elle lui donne un grand dégoût pour le monde, l'introduit auprès de Dieu, et lui procure l'honneur de traiter familièrement avec lui.

La souffrance est aussi un remède général et souverain contre toutes nos maladies spirituelles ; et si elle affaiblit le corps, qui doit bientôt retourner en terre, elle donne de la force et de la vigueur à l'âme, qui doit vivre éternellement. Un homme qui a passé par des rudes épreuves, en devient plus sage, plus modéré, plus maître de soi, et plus expérimenté, sans cela il n'est capable de rien. Au reste, il n'est jamais plus obligé de penser à Dieu, et à recourir à la prière, que quand il a beaucoup à souffrir.

On peut dire qu'il y a sans comparaison plus d'honneur à soutenir de grandes contradictions pour le service de Dieu, qu'à ressusciter des morts.

Du reste la fidélité que vous garderez à notre Seigneur dans les souffrances, lui fera voir que vous l'aimez, et en récompense, il vous fera beaucoup de bien sur la terre, et vous recevra au nombre de ses prédestinés dans le Ciel.

Comme l'anneau est le symbole de l'union des corps et des cœurs, ainsi, l'affliction corporelle ou spirituelle, portée patiemment, est une marque de l'alliance étroite que l'âme contracte avec Dieu, et un des signes le plus manifeste de la prédestination.

Les plus grands serviteurs de Dieu ne sont pas exempts de quelques imperfections.

Puis donc que les plus grands saints ont eu des imperfections, faut-il s'étonner que vous en ayez, vous qui êtes encore bien éloigné de la perfection, et qui pouvez dire plus justement que l'apôtre : je veux le bien, mais je n'ai pas le courage de le faire.

Car les âmes qui veulent le bien, quoiqu'elles n'aient pas encore toute la perfection du divin amour, ne laissent pas d'être de dignes épouses du souverain Roi, qui les aime, et ne les abandonne jamais.

Le saint emploi qu'il fait du temps.

O mon Seigneur et mon Dieu, je reconnais l'obligation où je suis de vous aimer, de vous obéir, et de vous rendre tous les services dont je suis capable. Mais, hélas, j'ai bien oublié ce que je vous dois ! vos yeux à qui rien ne peut se cacher, me reprochent les dérèglements de ma vie. Puis dont que vous me voyez si imparfait, si lâche, si inconstant dans mes bonnes résolutions. Je vous conjure par votre infinie miséricorde d'agréer ma bonne volonté, comme vous agréez celle de vos fidèles serviteurs, dans l'union de vos travaux et de vos souffrances. Car vous n'êtes pas moins descendu du Ciel pour moi, que pour eux, pour mon salut, que pour le leur. Je vous supplie donc de me conserver dans ces sentiments jusqu'à la mort, et que je ne cède jamais à qui que ce soit en soumission à vos volontés. Je fais un ferme propos dès ce moment et pour toujours, de ne vouloir que ce que vous voulez en ce qui regarde le corps et l'âme, la vie et la mort, le temps et l'éternité. Je veux vous aimer de tout mon cœur, et vous servir de toutes mes forces. JE VOUS OFFRE POUR CELA TOUTES LES AFFLICTIONS DE MON CŒUR, ET TOUTES LES ACTIONS DE MA VIE, AFIN QU'IL N'Y AIT RIEN EN MOI QUI NE SERVE À VOTRE GLOIRE. Je proteste solennellement devant vous, que s'il m'arrive par lâcheté, ou par négligence, ou par surprise de commettre quelque faute, je la désavoue et la condamne dès maintenant. Assistez-moi seulement de votre grâce, ô mon Dieu, afin que je puisse exécuter fidèlement cette résolution pour votre gloire, et pour mon salut.

Mais ne savez-vous pas que tout ce qui vous arrive contre votre volonté n'est point criminel, ni par conséquent punissable, qu'il est tellement essentiel au péché d'être libre, que s'il ne l'est pas, il n'est point péché, car le sentiment de peut nuire, s'il ne va jusqu'au consentement, et que quand le consentement n'y est pas, il y a bien plus de sujet de se réjouir, que de s'affliger, puisqu'on gagne beaucoup, et qu'on ne perd rien.

Je permets néanmoins souvent que le démon vous tourmente, je le permets non pour vous perdre, mais pour exercer et perfectionner votre vertu.

Que votre soin principal soit de vous humilier devant moi, et votre exercice ordinaire d'accomplir mes volontés en esprit d'amour. Par ce moyen vos iniquité, quoique graves, et en grand nombre, vous seront remises.

Quittez donc ces craintes qui vous tourmentent inutilement. Efforcez-vous d'être saint, afin de me ressembler et de me plaire, comme je le suis pour vous sanctifier. Gardez-vous bien de consentir à aucun péché, même véniel. Fuyez tant que vous pourrez, les occasions de m'offenser en quelque manière que ce soit. Eloignez-vous des mauvaises compagnies, et retranchez tout entretien superflu, afin d'employer utilement dans le silence, pour ma gloire, et pour votre propre salut, ce qu'il vous reste de temps à vivre. Affectionnez-vous à la méditation de mes souffrances, et ayez toujours ma Croix dans le cœur, soupirez souvent après moi, qui suis votre Dieu, et votre Epoux.

Témoignez par des paroles et par des sentiments pleins de tendresse que vous m'aimez, et souvenez-vous de marcher en ma présence, avec une crainte respectueuse, dans la pensée que je suis partout, et que j'ai toujours les yeux arrêtés sur vous. Veillez à la garde de vos sens, et surtout à celle de votre langue, si vous voulez vous conserver dans une grande pureté de cœur, et devenir fort spirituel. Combattez généreusement tous les vices, et demandez-moi souvent la grâce de soumettre vos appétits à la raison. Fiez-vous toujours moins à votre industrie qu'à ma conduite, à votre prudence qu'à ma providence, à votre bonne volonté qu'à la vertu et à l'efficace de ma grâce. Autrement, bien loin d'avancer dans le chemin de la perfection, vous y ferez de très lourdes chutes. Ne vous attribuez rien de bon, et gardez-vous de vous glorifier de mes dons, parce que vous n'avez rien qui soit proprement à vous, hors l'ignorance et le péché.

Ne recherchez point la faveur, ni les louanges des créatures. Ne vous vantez point d'être quelque chose devant les hommes, car vous devez croire que devant Dieu vous n'êtes digne que de mépris. Aimez sincèrement tout le monde, sans excepter ceux qui vous maltraitent et désirez ardemment le salut de tous. Je jugez témérairement de personne, ne vous ingérez de condamner qui que ce soit, mais interprétez en bonne part tout ce qui n'est pas évidemment condamnable. Renoncez à votre propre jugement, et à votre propre volonté. Obéissez de bon cœur pour l'amour de moi à toutes sortes de personnes, quand on n'exige rien de vous que de raisonnable, et reposez-vous de tout sur moi dans les besoins et dans les peines où vous vous trouvez. Car je ne suis pas moins attentif à ne vous laisser manquer de rien, que si vous étiez seul dans le monde.

Apprenez encore à recevoir, comme de ma part, toutes les croix qui vous arrivent, et de les porter constamment jusqu'à la fin pour l'amour de moi. Les mortifications et les douleurs passagères ne sont autre chose qu'un Calice que j'ai béni de ma main, mais plein d'amertume, où il a fallu que tous mes saints se soient résolus de boire. Il ne s'en est trouvé aucun qui n'ait souffert quelque infirmité dans le corps, ou quelque affliction dans l'âme. Attendez-vous à être mis, comme eux, à l'épreuve, et croyez que toutes les croix que je vous envoie, sont autant de témoignages réels de l'amour infini que je vous porte. Le chemin du Ciel est le chemin du Calvaire, et quiconque a le courage de porter la croix, doit s'estimer plus glorieux que s'il avait les épaules couvertes de pourpre, et la tête couronnée d'un diadème d'or et de pierreries. Lors donc que quelqu'un vous outrage, soyez persuadés que tout le mal qu'il vous fait, il vous le fait par mon ordre. C'est donc à tort que dans votre cœur, vous entretenez des sentiments de vengeance. Si l'on vous traite indignement, ne vous en prenez pas à un homme comme au principal auteur de l'injuste traitement que vous souffrez, il n'en est que l'instrument, et je l'ai choisi pour être l'exécuteur de ma justice. Je me sers de lui pour vous purifier, et pour vous aider à expier vos péchés.

N'attendez donc pas jusqu'à l'extrémité à vous détacher des choses du monde. Autrement vous aurez toujours grand sujet de craindre la mort.

Mais je vois bien ce qui vous donne le plus d'inquiétude. Je suis convaincu que vous m'aimez, et que vous ne possédez rien ici-bas dont vous appréhendiez la perte. Ce qui vous fait donc le plus de peine, c'est que vous ne savez si vous êtes digne d'amour ou de haine, si la mort vous conduira dans

l'éternité bienheureuse, ou dans l'éternité malheureuse, si lorsque vous paraîtrez devant moi au jugement, je vous regarderez de bon œil, ou de mauvais œil. Je vous réponds là-dessus, que c'est un secret qu'il est à propos que vous ignoriez, et qu'afin de vous contenir dans votre devoir, il suffit que vous demeuriez comme en suspens entre l'espérance et la crainte.

Souvenez-vous seulement de n'entrer jamais qu'avec moi dans le combat, et de me donner toujours tout l'honneur de la victoire.

...les créatures que j'ai aimées **DÉSORDONNÉMENT**...

Mais Seigneur, où étaient vos anges, lorsque je violais vos commandements ? comment ne venaient-ils pas venger leur Maître des injures que lui faisait un misérable pécheurs ? comment les démons, ces exécuteurs impitoyables de votre justice, n'accouraient-ils pas, pour m'arracher de ce monde, et m'entraîner dans l'abîme.

O humilité, qui faites qu'un homme en s'abaissant, jusqu'au centre de la terre, s'élève au-dessus des cieux.

Il est nécessaire que chacun de nous apprenne comment un jour il doit mourir par la destruction de son corps, et comment auparavant il doit mourir par la destruction de ses vices et ses défauts.

Cette nécessité n'est autre que celle de travailler sans cesse à la mortification de sa propre volonté et de ses passions.

Une telle mort est, pour ainsi dire, une mort de vie.

Celui donc qui veut être sauvé, doit embrasser nécessairement les deux pieds du Seigneur, c'est-à-dire, sa miséricorde et sa justice, qui sont la base et le soutien de tous ses autres attributs, comme les deux pieds sont le soutien de tout le corps de l'homme.

Cessez d'aimer les choses de ce monde, et vous n'aurez point de regrets d'en sortir.

**RENONCEZ À VOUS-MÊME** en tout, et abandonnez-vous en tout à votre Dieu, lui disant de temps en temps avec Jésus-Christ, mon Père, que votre volonté se fasse et non pas la mienne.

Si vous avez une bonne volonté, si vous voulez aimer Dieu, et demeurer uni à Jésus-Christ, alors vous êtes riche en lui, quelque pauvre et dénué que vous soyez d'ailleurs.

FIN